

Place aux livres

Number 92, March 2008

400 ans : regards sur Québec

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/7149ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2008). Review of [Place aux livres]. *Cap-aux-Diamants*, (92), 44–48.

Gérald Arbour, Fernand Caron et Jean Lefrançois. *Les ponts couverts au Québec*. Québec, Les Publications du Québec, 2005, 216 p.



Présence d'un passé qui meuble le paysage québécois depuis le début du XIX^e siècle, aujourd'hui panorama architectural, les ponts couverts ont vu leur statut changer. D'authentique, on peut désormais leur greffer également le statut d'historique. Publié à l'initiative et sous la supervision du ministère des Transports du Québec, le présent ouvrage est plus qu'un livre d'images témoins, c'est la souvenance d'une page d'histoire issue de ces lieux de passage destinés au développement et à l'occupation du territoire. Puisque ce type de pont de bois couvert ne pouvait répondre convenablement aux exigences d'un réseau routier en expansion constante, le Québec délaisse maintenant ce matériau pour entrer dans l'ère des structures permanentes en ciment et en acier, même si celles-ci n'ont pas toujours une longévité sans reproche...

De chapitre en chapitre, c'est l'évolution de ces charpentes d'autrefois qui est illustrée afin d'en faire apprécier les qualités architecturales. L'ouvrage passe en revue les particularités d'ingénierie des différents types de structure : ferme à treillis, ferme à poinçons multiples, ferme de type Town élaboré. Certains personnages ayant contribué au phénomène comme Frederick Preston Rubidge (1806-1897), Joseph Bureau (1837-1914) et Georges Barrette (1869-1900) sont aussi mentionnés. Les ponts de village n'étant pas des constructions anonymes, les auteurs parachèvent leurs propos avec des historiettes au sujet d'une sélection de ponts, perles du réseau, dont le plus ancien pont de bois couvert au Canada, le pont de Powerscourt, érigé en 1861 au-dessus de la rivière Châteauguay, à Hinchinbrooke.

Les nombreuses photographies sont issues de diverses sources d'archives, anciennes et contemporaines, desquelles ressortent celles de l'Office du film de Québec, des Archives nationales du Québec, du ministère des Transports du Québec et de collections particulières dont celle de l'auteur Gérald Arbour. Le propos est également soutenu par l'apport de documents divers, dont un article du *Nouvelliste* daté du 5 septembre 1929, du plan du pont couvert Howe double intersection de la Bastiscan de 1844, de dessins de Gaétan Forest et autres artefacts dont le cachet postal en usage à Athelstan depuis 2002.

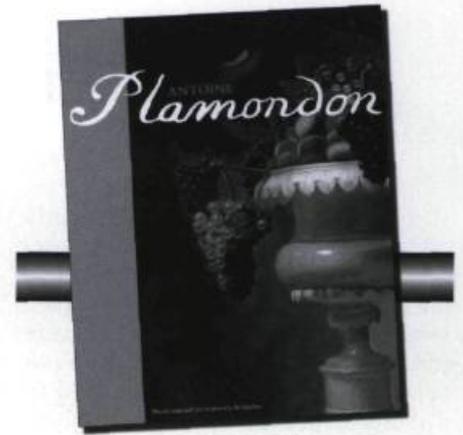
L'ouvrage, qui contribue à faire prendre conscience de l'importance de conserver ces « curiosités architecturales », s'accompagne en annexe de 88 ponts authentiques publics et privés toujours existants, situés et représentés à l'aide de cartes et de photographies. Il propose finalement une bibliographie, un glossaire ainsi qu'un index. Ces constructions œuvrées, qui continuent à jouer leur rôle dans le réseau routier secondaire, ont maintenant de nouveaux alliés en ce début de XXI^e siècle.

Pascal Huot



John R. Porter et Mario Béland. *Antoine Plamondon, 1804-1895 : jalons d'un parcours artistique*. Québec, Musée national des beaux-arts du Québec, 2005, 111 p.

Ce catalogue consacré au peintre québécois Antoine Plamondon (1804-1895) a été publié à l'occasion d'une rétrospective itinérante lui étant consacrée dans sept musées canadiens, jusqu'en 2008. À mon avis, les œuvres les plus magnifiques de Plamondon restent ses sujets religieux, en raison de leur richesse symbolique : *Les miracles de Sainte-Anne* (p. 15) et *La descente de croix*, d'après Paul Rubens (p. 21). Parmi ses toiles célèbres, on trouvera ici les portraits de Louis-Joseph Papineau, Julie Papineau (p. 57), et quatre versions de son célèbre tableau *Le flûtiste* (p. 88-91). Les textes sont très détaillés et relatent les grandes étapes de sa carrière, depuis sa naissance à L'Ancienne-Lorette jusqu'à son décès à Neuville. Sans complaisance, on indique aussi à quel point Antoine Plamondon



pouvait souvent indisposer ses contemporains par son caractère vif et ses sautes d'humeur imprévisibles (p. 32).

Le travail d'édition de ce beau catalogue reste exemplaire. Les reproductions, toutes en couleurs, occupent souvent une pleine page, pour notre plus grand plaisir. Signalons toutefois que la moitié des toiles choisies sont des portraits de notables. On a même inclus quelques coupures de journaux d'époque dans lesquels Plamondon annonçait ses services, ou adressait publiquement des remerciements à ses protecteurs. Mais le peintre ne manquait pas à l'occasion d'attaquer ses rivaux et de créer quelques polémiques. Enfin, on trouve en annexe un court extrait de la correspondance de Plamondon en fac-similé (p. 105). Comme cette exposition circule présentement en Ontario et au Nouveau-Brunswick, une version anglaise de ce livre a été traduite sous le titre *Antoine Plamondon, 1804-1895 : Milestones of an Artistic Journey*.

Yves Laberge



Pierre Pagé. *Histoire de la radio au Québec*. Montréal, Fides, 2007, 488 p.

Ces dernières années, les ouvrages exceptionnels ne sont pas pléthores et il faut ajouter que, d'une manière générale, les éditeurs sont assez anémiques dans les choix des ouvrages à publier, car les directeurs littéraires éclairés, dont Septentrion et Fides, se comptent en gros sur les cinq doigts d'une main.

Ainsi, Renée Legris et Pierre Pagé sont des pionniers à l'égard de la Radio et ont collaboré à d'importants ouvrages dont *Encyclopedia of Radio*, *l'Annuaire théâtral*, *The Oxford Companion of Ca-*



nadian Theatre, *Fréquence/Frequency*, *Bulletin d'histoire politique*, *Panorama de la littérature québécoise*, *Culture vivante*, *Communication Information*, etc. En effet, Pierre Pagé, qui avait déjà fait paraître chez Fides d'importants répertoires, lance un volume qui mérite qu'on s'y arrête un moment.

L'ouvrage comporte plus de 30 chapitres divisés en cinq parties, le tout extrêmement bien structuré et couvrant la genèse d'un média, journalisme et information, fonction éducative et culturelle, la radio, un art du son et enfin la radio, un art de la parole.

À cet ouvrage de plus de 500 pages se greffent une riche bibliographie, une chronologie descriptive, des index et, finalement, une iconographie qui démontre que rien ne fut laissé au hasard.

Dès les premières pages, l'auteur nous livre une étude sérieuse sur les recherches (T.S.F.) dans les universités québécoises et en France (1900-1922). Pagé fait remarquer que les pionniers de la recherche (T.S.F.) étaient de formation québécoise. Il s'agit ici d'un bref récit de l'histoire des sciences chez les Québécois des années 1900.

Très tôt, le journalisme radio (1970) traversa une crise de déontologie, tout ceci fondé sur une riche documentation journalistique et analytique (de Claude Ryan). Il y eut aussi la célèbre crise d'Octobre 1970 et le rapport Davey.

Nous pourrions allonger et expliquer tous les propos pertinents de Pierre Pagé sur la radiophonie et, pour tout dire, ajouter que cet ouvrage est essentiel à l'histoire de la culture québécoise, pour ne pas dire un *must* dans toutes les bibliothèques des humanistes.

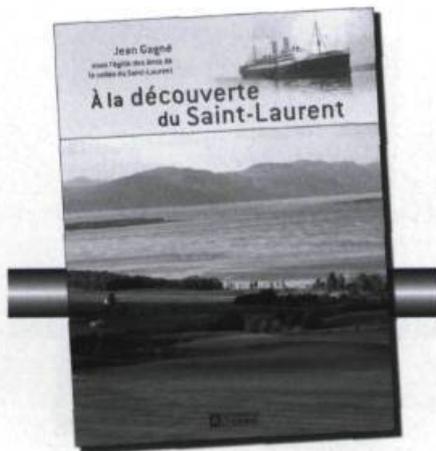
Réginald Hamel

Jean Gagné. *À la découverte du Saint-Laurent*. Montréal, Les Éditions de l'Homme, 2005, 331 p.

Longtemps navigateur et par ailleurs fondateur de la revue *Estuaire*, Jean Gagné a parcouru le fleuve Saint-Laurent durant un demi-siècle. Ses observations, ses souvenirs, ses conseils sont la substance de ce livre unique et méconnu. Cet ouvrage n'est pas destiné uniquement aux marins; c'est un magnifique album richement illustré sur toutes les régions bordant le fleuve. Le texte est généreux, accessible et vivant. Même les aspects techniques sont clairement expliqués : un croquis situe l'emplacement de l'ancienne mer de Champlain (p. 25); une carte indique la liste des ports (p. 45); une autre montre la dénivellation du fleuve Saint-Laurent entre l'archipel des Mille-Îles et le port de Montréal (p. 72).

L'organisation de l'ouvrage est originale et logique : tel un voyage imaginaire, on parcourt le fleuve Saint-Laurent, de l'île Saint-Régis près de Cornwall (p. 67) et de l'embouchure de la rivière Outaouais jusqu'à Anticosti, en passant par Montréal, le Richelieu, Québec et la rivière Chaudière, le Saguenay, Godbout, Blanc-Sablon, la Gaspésie et plusieurs autres sites. Tous les chapitres incluent des aspects historiques sur les découvreurs d'un lieu, les fondateurs d'un village, les premiers explorateurs d'une île. L'auteur évoque en outre plusieurs épisodes propres à la navigation : les phares, les naufrages (p. 194), mais aussi la vie sous-marine (p. 186).

En dépit de leur format vraiment trop petit, les photographies réunies ici sont impressionnantes et pertinentes : images anciennes, photos aériennes, reproductions d'œuvres d'art.



L'illustration de chaque site semble parfaitement adéquate; ainsi, pour Montréal, on montre deux photographies aériennes de l'île Sainte-Hélène : avant et après l'aménagement de Terre des Hommes (p. 66). On reconnaît parmi les multiples sources iconographiques les signatures respectives de nos meilleurs photographes de la nature : Claudel Huot, Pierre Lahoud, Yves Laframboise, Patrice Halley, Eugen Kedl. N'eût été la taille excessivement réduite de ses illustrations, *À la découverte du Saint-Laurent* aurait sans doute mérité d'être considéré comme le livre de l'année dans son domaine. On ne peut que souhaiter une réédition en format géant.

Yves Laberge



Nadine Girardville et al. *Québec, un siècle de souvenirs en cartes postales*. Québec, Éditions Anne Sigier, 2007, 155 pages.

On souhaite tous et toutes vivre un moment pareil : découvrir dans le grenier d'une maison ancestrale une petite boîte de fer oubliée par d'anciens propriétaires, qu'ils soient de proches parents ou d'illustres inconnus. Ouvert avec précaution, le contenant révélera des lettres et des photographies qui racontent des événements d'une autre époque. Il faut lire et examiner chacune des pièces de ce coffre pour relier des individus et de simples faits à une histoire beaucoup plus large, plus englobante.

Un tel trésor, c'est le cadeau qu'offre le Club des cartophiles québécois à ceux et celles qui n'en peuvent plus d'attendre le début des célébrations officielles entourant le 400^e anniversaire de la ville de Québec. Rédigé par une petite équipe d'historiens et de collectionneurs, le bouquin *Québec, un siècle de souvenirs en cartes postales*, illustre les événements, petits et grands, qui ont marqué l'histoire de cette ville depuis 1900. Une histoire qui se raconte en mots, bien sûr, mais aussi grâce à ces illustrations cartonnées nommées cartes postales qui ont précisément fait leur apparition au Canada à la toute fin du XX^e siècle.

Une lecture fascinante. Le qualificatif vient de la défunte mairesse de Québec, Andrée P. Boucher, qui signe



la préface et qui rend hommage à ces « quelques collectionneurs tenaces » qui ont puisé dans leurs collections personnelles afin de dresser ce savoureux « portrait de la vie en ville qu'illustrent à merveille de vieilles cartes postales ». Quelque 200 cartes sont insérées dans ce livre. Elles ne sont pas toutes vieilles ou anciennes, faut-il corriger. Mais toutes sont de formidables, sinon d' uniques témoins de moments précis ou incontournables. « La vie, l'histoire, le temps sont fixés à jamais sur ces milliers de cartons illustrés qui voyagent et racontent en détail le quotidien, l'événement, les modes et les courants dans toutes les sphères de la vie humaine », explique l'historien de l'art Michel Lessard.

« Véritable encyclopédie visuelle du XX^e siècle », les cartes postales ont, selon les époques, présenté aussi les gens célèbres, de Samuel de Champlain à Gabrielle Roy, fait connaître les catastrophes qui ont marqué la construction du pont de Québec, vanté le Château Frontenac et les duchesses du Carnaval, montré les commerces et les marchés publics et observé les militaires à l'entraînement. Et elles ne cessent de rappeler le souvenir d'édifices et d'institutions qui n'ont pas survécu. On feuillette les pages de ce livre comme on découvre le contenu d'un coffret dont on ne soupçonnait pas l'existence. Avec émotion et beaucoup de plaisir.

François Gloutnay



Madeleine Landry et Robert Derome. *L'art sacré en Amérique française. Le trésor de la Côte-de-Beaupré*. Sillery et Paris, Les éditions du Septentrion et Nouveau Monde éditions, 2005, 207 p.

Témoignage d'une relation au sacré au cœur de l'Amérique française, la présente entreprise a pour but de rassembler les trésors d'art religieux produits du XVII^e au XIX^e siècle sur la Côte-de-Beaupré. Au centre de ce territoire, des paroisses comme Château-Richer, L'Ange-Gardien, Saint-Anne-de-Beaupré et Saint-Joachim sont des témoins remarquables par l'ancienneté de leur peuplement et par la qualité et la densité de leurs œuvres. Avec leur architecture, leur ornementation et leurs objets de culte et de dévotion, ces paroisses sont l'expression de la grandeur de la foi remise dans son cadre d'origine. La reconstitution de ce trésor d'art sacré est assurée d'une part par Madeleine Landry, immunologue qui enseigne l'histoire de la médecine et qui s'est intéressée à l'art religieux. Elle a écrit les sections portant sur la configuration des églises, leur décor intérieur, les tabernacles et les tableaux. D'autre part, Robert Derome, professeur d'histoire de l'art à l'Université de Québec à Montréal et spécialiste des arts anciens du Québec, a rédigé la section portant sur l'orfèvrerie.

Le livre trace le portrait d'une période de l'histoire où artistes et artisans travaillent dans le sens du sacré, où les décors intérieurs des églises sont exécutés par Pierre-Noël Levasseur (1690-1770), François Baillairgé (1759-1830) et Thomas Baillairgé (1791-1859) et les murs ornés de tableaux, outils de communication du message chrétien, peints par Claude François, dit le frère Luc (1614-1685). Ces œuvres côtoient les *ex-voto* de l'ultime espoir, présentant une prière adressée à sainte Anne, ainsi que des tableaux du fonds Desjardins et ceux commandés à Joseph Légaré. Le culte est également soutenu par des objets somptuaires réalisés

par des orfèvres, dont François Ranvozy (1739-1819) et Laurent Amiot (1764-1839). Aujourd'hui, pour contrer l'altération causée par le temps, ce trésor est l'objet des attentions du Centre de conservation du Québec.

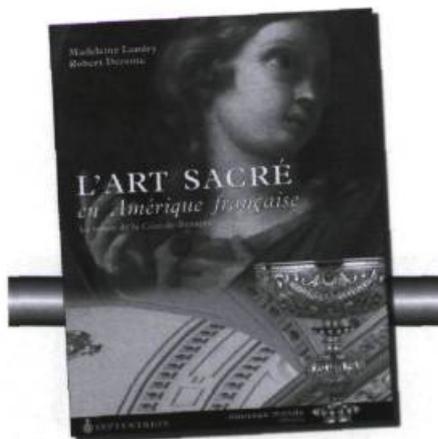
Pour réaliser un tel travail d'édition soucieux de rendre justice à ces chefs-d'œuvre, les auteurs ont été assistés par plusieurs personnes qu'ils prennent la peine de remercier en fin de volume. Parmi ceux-ci, il faut notamment souligner la qualité du travail des photographes qui ont participé à donner un rendu impeccable aux œuvres présentées dans une mise en page exemplaire signée Louise Méthé. Abondamment et superbement illustré par des photographies contemporaines, des documents d'archives et des photographies anciennes, l'ouvrage est accompagné d'une préface de Jacques Mathieu qui retrace le contexte qui a donné naissance à la fondation d'un programme religieux en Nouvelle-France ainsi que par une bibliographie étoffée et un index pratique. Ce livre d'art tire son originalité de la création, par le biais de l'image, d'un véritable « musée imaginaire », comme le souhaitait André Malraux, rendant ainsi hommage aux créateurs et aux artistes des siècles passés. Au-delà de son évocation de nature religieuse où la piété s'exprime par le don d'objets de culte coûteux et précieux, cet héritage patrimonial collectif démontre que l'église paroissiale était un foyer artistique où œuvraient architectes, peintres, sculpteurs et orfèvres afin d'offrir aux fidèles un véritable musée à contempler.

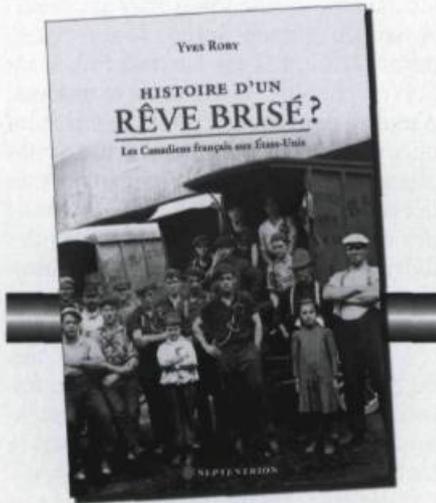
Pascal Huot



Yves Roby. *Histoire d'un rêve brisé? Les Canadiens français aux États-Unis*. Québec, Septentrion, 2007, 148 p.

En 1861, seulement 14 % des Canadiens français vivent à l'extérieur du Québec. Quarante ans plus tard, ce pourcentage a grimpé à 45 %. Des centaines de milliers de francophones ont quitté le Québec durant cette période, la plupart pour se rendre dans les États de la Nouvelle-Angleterre. Ce mouvement migratoire représente, selon Albert Faucher, « l'événement majeur de l'histoire canadienne-française au XIX^e siècle ». Yves Roby y a consacré la ma-





jeure partie de sa carrière de chercheur. Ce professeur retraité de l'Université Laval nous propose un nouvel opus sur le sujet, intitulé *Histoire d'un rêve brisé? Les Canadiens français aux États-Unis*. Publié chez Septentrion, ce livre est un recueil de six textes dont cinq déjà parus dans divers ouvrages collectifs ou prononcés lors de conférences.

Le premier chapitre permet au lecteur de saisir l'ampleur du phénomène. Environ 900 000 Canadiens français se sont établis en Nouvelle-Angleterre entre 1840 et 1930, essentiellement pour des raisons économiques. Sans cette saignée démographique, la population francophone du Québec aurait totalisé 9 millions de personnes en 1980 selon la démographe Yolande Lavoie. C'est donc un déficit de 4 millions d'individus qui a été engendré par ces migrations. Impuissantes face à cet exode, les élites clérico-nationalistes développent le rêve utopique d'un grand territoire français aux États-Unis et attribuent ainsi une mission providentielle aux émigrés. En 1887, certains croient même que : « dans cinquante ans, notre fête nationale sera célébrée à Boston, alors probablement le centre du Canada français ». Roby porte son regard sur ce rêve et les moyens utilisés pour tenter de le réaliser.

La question soulevée dans le titre de l'ouvrage est tout à fait appropriée. Peut-on parler d'un « rêve brisé »? Si on se place du point de vue de l'utopie du grand territoire français en Amérique du Nord, où l'on célèbre la Saint-Jean-Baptiste à Boston, alors la réponse est positive. Si on opte pour l'interprétation de Thomas-Marie Landry, l'histoire des Canadiens français en Nouvelle-Angleterre devient plutôt

celle « [d']une longue et pénible acculturation américaine plus ou moins lucide, plus ou moins bienfaisante, parce que plus ou moins bien conduite ». Cependant, il faut aussi considérer le point de vue des émigrants canadiens-français qui se sont volontairement fondus dans la société américaine. Leur assimilation représente une réussite. Roby, de son côté, laisse au lecteur le soin d'interpréter ce pan important de l'histoire québécoise.

Histoire d'un rêve brisé? Les Canadiens français aux États-Unis s'avère un excellent livre pour découvrir cet épisode de notre passé. Par ailleurs, Roby a publié des ouvrages beaucoup plus exhaustifs sur le sujet. Pour approfondir, on pourra lire *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre, 1776-1930*, ou encore *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre. Rêves et réalité*, tous deux publiés chez Septentrion.

Pierre-Olivier Maheux



Prigent, Michel (dir.). *Histoire de la France littéraire*, t. 1, *Naissances, renaissances. Moyen Âge-XVI^e siècle*, 1063 p., t. 2, *Classicismes. XVII-XVIII^e siècle*, 849 p., t. 3, *Modernités. XIX-XX^e siècle*, 856 p. Paris, Presses Universitaires de France, 2006.

Plus de 2700 pages d'histoire de la France littéraire sont ici rassemblées par des spécialistes de chacune des périodes concernées : pour le Moyen-Âge et la Renaissance, Frank Lestringant et Michel Zink, pour l'époque classique, Jean-Charles Darmon et Michel Delon et pour l'époque romantique et moderne, Patrick Berthier et Michel Jarrety. Mis à part Benoît Melançon de Montréal qui signe un article sur l'épistolaire dans le deuxième tome, Peter Ainsworth, professeur à l'Université de Sheffield et Ann Blair, professeur à l'Université de Harvard et Jeanneret Michel, professeur aux universités de Genève et Johns Hopkins, tous les auteurs sont titulaires de charges d'enseignement dans des institutions françaises. Les quelques dizaines d'auteurs signent des sections ou des chapitres de longueur très variable, de 5 à soixante pages. Comme l'indique la quatrième de couverture, « la France littéraire est une construction, une architecture d'hypothèses, une mise

en scène (pas en ordre) progressive des représentations ». Pour ne pas entretenir de confusion avec l'immense entreprise du XVIII^e siècle lancée par les bénédictins de Saint-Maur, les auteurs ont préféré le titre *Histoire de la France littéraire* et non *Histoire littéraire de la France*. Il s'agit d'une synthèse assez détaillée et précise comportant des définitions, des éléments statistiques fort instructifs intégrant au champ des études littéraires les apports les plus récents de la critique de l'anthropologie, de la sociologie, de l'histoire du livre et de la rhétorique, de la philologie et de l'histoire littéraire traditionnelle. Outre la préface de Michel Prigent, chaque tome est précédé d'un avant-propos conceptualisant les époques étudiées. Les différentes sections font souvent référence à des travaux antérieurs parfois des histoires littéraires qui ont forgé le goût ou orienté les lectures de générations du passé (Nodier, Lanson, etc.) ou des travaux plus récents sur lesquels ils s'appuient. De plus, les chapitres ne sont pas surchargés de notes et les références bibliographiques sont placées en fin de section. Les historiens québécois de la littérature surtout, mais aussi de l'édition, auront fort avantageusement recours à cette somme érudite qui regroupe une suite d'articles à la fine pointe des recherches actuelles en littérature française. Ils pourront l'utiliser à la fois comme référence générale et comme synthèse permettant de vérifier des informations.

Jean-Nicolas De Surmont



Denyse Baillargeon. *Un Québec en mal d'enfants. La médicalisation de la maternité, 1910-1970*. Montréal. Les Éditions du remue-ménage, 2004, 373 p.

Au début du XX^e siècle, l'élite québécoise s'inquiète du taux de mortalité infantile très élevé de la province : environ 127 bébés de moins d'un an meurt pour 1000 naissances, ce qui correspond au double de l'Ontario. L'ignorance des mères, plus que leurs difficiles conditions de vie, est pointée du doigt comme cause explicative de cette triste réalité qui ternit l'image de la nation québécoise en tant que société civilisée. La survie des enfants devient une question éminemment politique. L'État, l'Église et l'entreprise privée

entreprennent alors de mieux encadrer les mères, notamment en les incitant à être constamment en contact avec des professionnels de la santé avant et après leur accouchement, pour les amener à changer leurs comportements.

Entre les années 1910 et 1970, les devoirs maternels ont progressivement été redéfinis en termes médicaux et de nouvelles normes de comportements en regard de la grossesse et des soins aux enfants ont pu être instaurées (p. 24). C'est ainsi qu'en l'espace de 60 ans, les services et les directives des médecins ont supplanté le passage des connaissances mères-filles et l'entraide entre femmes, avec les groupes bénévoles, comme source principale d'information et de soutien. Selon l'auteure Denyse Baillargeon, professeure d'histoire à l'Université de Montréal, cela a été rendu possible grâce au déploiement d'un vaste réseau d'acteurs (médecins, infirmières, clercs, politiciens) aux intérêts variés mais dont les efforts ont tout de même convergé vers une modernisation des pratiques de maternage. Alors que des médecins étaient engagés par l'État pour développer des services (des cliniques pour nourrissons, par exemple) et diffuser un message hygiéniste auprès des mères, des infirmières, dont certaines engagées par la compagnie d'assurances La Métropolitaine, relayaient ce message en effectuant des visites à domicile, tandis que les prêtres



se rangeaient du côté des médecins, étant donné l'importance qu'ils accordaient aux questions nationales et à la survie du peuple canadien-français.

Si le pouvoir médical a pu ainsi s'étendre, c'est aussi parce que les femmes elles-mêmes étaient désireuses d'avoir accès aux services médicaux et aux connaissances scientifiques concernant leur alimentation, l'exercice physique, la prise de poids, etc., quitte à suivre seulement les conseils leur apparaissant appropriés à ce qu'elles vivaient. Les extraits d'entrevues présentés par l'auteure au dernier chapitre sont particulièrement révélateurs du désir des femmes d'être informées, tout en se donnant la possibilité de s'approprier

les savoirs médicaux à leur manière. Aussi, un élément intéressant à considérer, et dont il est surtout fait mention au chapitre 3, concerne le manque d'intérêt des femmes pour l'allaitement maternel en dépit des nombreuses campagnes de sensibilisation effectuées au début du XX^e siècle, alors que la mort des enfants était souvent causée par des diarrhées provoquées par la consommation de lait de vache non stérilisé et non pasteurisé.

Denyse Baillargeon aura mis plus de dix ans à compléter ce livre qui foisonne de renseignements sur les transformations des pratiques entourant la maternité au Québec. Certains passages de l'ouvrage, comme l'énoncé des statistiques au premier chapitre et les études de cas présentées aux chapitres 4 et 5, où l'auteure fait abondamment usage de sigles, sont plus laborieux pour le lecteur. Par chance, des citations toujours pertinentes, de même que des images viennent égayer cette lecture plus ardue. La grande force de l'auteure réside dans sa capacité à mettre en lumière comment les hommes (de l'élite québécoise, notamment), à l'intérieur de rapports de pouvoir complexes, parfois diffus et non toujours cohérents, se sont appropriés la maternité à travers la mise en place de discours et de pratiques médicales se voulant de plus en plus détachés du monde des femmes.

Annie Vézina



Québec... Québec... Québec... Québec... Québec... 400 ans d'histoire

Pour obtenir de plus amples renseignements
www.capauxdiamants.org
 418 656-5040

LA REVUE D'HISTOIRE DU QUÉBEC
CAP-AUX-DIAMANTS